

## Freud adolescent

F. Houssier<sup>1</sup>

L'adolescence représente un temps carrefour au caractère biface et aux arborescences multiples, rejouant les conflits infantiles inélaborés à la lueur nouvelle de la génitalité, tout en préparant la personnalité et l'œuvre à venir. Dans cette perspective dynamique, interroger l'adolescence de Freud n'en est que plus pertinent, d'autant qu'elle est encore aujourd'hui considérée comme la période la moins connue de sa vie (Rodrigué, 2000).

Nous naviguerons donc entre retour vers l'enfance et échos de l'adolescence dans la vie d'adulte, en maintenant un fil directeur : repérer certains des conflits psychiques les plus saillants qui ont émaillé son adolescence vive de façon souvent plus intense que ce qu'on a pu considérer.

Ainsi, ce texte revient sur certaines tonalités phobique et moralisante du jeune Freud dans ses relations aux femmes, sur fond d'intellectualisation et de vie plutôt ascétique. Davantage que le caractère passionnel de ses amitiés masculines, homosexualité sublimée mise en tension tout au long de sa carrière (Houssier, 2013), nous mettons davantage en lumière ses conflits sexuels et la prégnance des fantasmes, notamment héroïques, qui ont marqué son adolescence.

### Une première esquisse

E. Jones (1958) a légué une image d'un adolescent serein, studieux, le meilleur élève, orgueilleux, idéaliste, sportif, bon nageur, dévoreur de livres, soit le fils idéal que tout parent souhaiterait avoir, soulignant que pendant ses études, c'est les promenades solitaires qui lui ont procuré le plus grand plaisir. Cette version laisse entendre que les poussées émotionnelles propres à l'adolescence passent chez Freud par d'assez vagues méditations philosophiques et un peu plus tard par une adhésion sérieuse aux principes scientifiques ; il évoque la belle maturité et les sublimations évidemment réussies de son adolescence, concluant que son évolution s'effectua avec moins de heurts que celle de la majorité des jeunes gens. Freud impressionne alors beaucoup son entourage par sa vivacité d'esprit, son charme et son appétence pour le savoir.

---

<sup>1</sup> Psychologue clinicien, Psychanalyste, Membre du Collège International de l'Adolescence (CILA), Professeur en psychologie clinique et psychopathologie, Unité Transversale de Recherches : Psychogenèse et Psychopathologie (UTRPP), Université Paris-Nord, Sorbonne Paris Cité.

Ce portrait s'appuie notamment sur les lettres que Freud a adressées à son meilleur ami d'adolescence, Eduard Silberstein, rencontré sur les bancs du collège à Vienne en 1870. Conjointement au développement de leur amitié, leur famille respective se fréquente régulièrement, alimentant à la marge une partie de leur correspondance. Il est resté de cette amitié d'adolescence une riche correspondance (Freud, 1871-1881), dont seules les quarante-deux lettres de Freud ont été retrouvées. Ce dernier a sans doute brûlé les lettres de son ami dans l'autodafé qu'il commit en 1895 (Heim, 1990), nourrissant par rebond son portrait davantage que celui de son ami. Ces lettres montrent la vivacité d'esprit et l'humour d'un Freud déjà féru de science et précis dans certaines affirmations, tranchées : il se définit ainsi comme un athée voire un matérialiste antireligieux, partageant par exemple avec Eduard la culture juive et l'idée de l'émancipation des femmes.

Parmi les rêveries de Freud, celle-ci, comme bien d'autres, portent sur son destin personnel et ses ambitions. Freud (1900, p. 198-199) relève dans l'après-coup quelques impressions de cette époque : « C'était à l'époque du ministère bourgeois, peu auparavant, mon père avait ramené à la maison les portraits de ces messieurs du ministère en question, les docteurs Herbst, Giskra, Berger, etc., et pour les honorer nous avons fait des illuminations. Il y avait même des Juifs parmi eux ; tous les gamins juifs bons élèves portaient donc un portefeuille ministériel dans leur cartable. C'est même certainement en liaison avec les impressions de cette époque que jusqu'à la veille de l'inscription à l'université j'avais envie d'étudier le droit, et que je n'ai changé de monture qu'au dernier moment. On sait que la carrière ministérielle est généralement fermée au médecin. »

L'identification, même détournée, à la figure paternelle, s'accompagne du souhait de le dépasser en empruntant la voie professionnelle. Mais, avant de trouver cette voie, Freud connut bel et bien les tumultes d'une adolescence tourmentée.

### La vie sexuelle et ses destins

Face à ce portrait idéalisant, Rodrigué (Op. Cit., p. 93) marque ainsi son étonnement : « Le tableau est en général invraisemblable, on connaît bien la vie troublée de Freud, incompatible avec l'hypothèse d'une jeunesse sereine, tranquille, et surtout complètement asexuée », ajoutant un peu plus loin : « Ils parlent (Jones, Ibid ; Gay, 1991) tous de la promesse du succès et dissimulent les pratiques solitaires de notre héros ».

Pour étayer son hypothèse concernant la vie sexuelle de Freud adolescent, Rodrigué s'appuie sur une lettre à Fliess au cours de laquelle Freud (1887-1904) écrit que la neurasthénie, dont souffrit Freud, se développe pendant l'adolescence et devient une tendance manifeste entre vingt et trente ans. Cette affection psychique, liée notamment à des affects dépressifs, est associée par Freud à la pratique de la masturbation dont la fréquence est selon lui parallèle à la fréquence de la neurasthénie chez l'homme.

A cet aspect « réel », ajoutons que les fantasmes masturbatoires furent probablement l'objet de conflits pour Freud. Freud répondit ainsi un jour à Jones : « Etant jeune, je me sentais très attiré par la spéculation et je m'en suis écarté » (Jones, 1958, p. 32). Ce conflit vis-à-vis de la tendance à la spéculation, autrement dit à la rêverie, relève d'une lutte contre les fantaisies auxquelles les adolescents s'adonnent en se répandant en fantasmes (Freud, 1905 a). Cette lutte n'est pas sans évoquer l'évitement d'intenses fantasmes masturbatoires, parfois trop proches de représentations incestueuses comme le montrera notamment l'analyse de sa fille Anna (Houssier, 2010). Ce rejet de l'aspect spéculatif se retrouve dans son rapport à la psychanalyse et sa théorie, Freud redoutant que la psychanalyse ne soit jugée et disqualifiée comme une fantaisie et non une science de l'humain. « Lorsque nous interrogeons Freud lui-même, nous trouvons alors des points d'appui. L'appétit de savoirs sur les relations humaines et la lutte contre la tendance à la spéculation révèlent une curiosité sexuelle et une résistance à la rêverie diurne. Les études de médecine lui permettaient simultanément de satisfaire sa curiosité pour la sexualité et, à travers la nécessité d'apprendre quantité de faits objectifs, d'éviter son imaginaire personnel », conclut ainsi Kurt Eissler (1974, p. 78).

Eissler ajoute à ce tableau d'un Freud solitaire que sa première expérience amoureuse, platonique, concernant une jeune fille nommée Gisela Fluss est aussi la dernière des dix années qui suivent. Clark (1985) suppose que l'absence presque entière de références féminines pendant l'adolescence de Freud dans ses fragments autobiographiques suggère que l'homme qui révéla l'importance de la sexualité dans les maladies mentales était particulièrement asexué, ce que nous remettons en question à la lueur de ce que Freud écrit à sa fiancée, Martha Bernays, rencontrée en 1882. Trois ans plus tard, il lui écrit (Freud, 1873-1939, p. 551) : « T'ai-je raconté que Gisela a été mon premier amour, quand j'avais tout juste seize printemps ? Non ? Bon, tu vas rire de moi, d'abord à cause de mon goût, ensuite parce que je n'ai même pas dit à l'enfant des paroles neutres, moins encore, par conséquence, des mots aimables. » L'attitude pour le moins inhibée de Freud implique une tendance phobique

qui n'a rien de désésexualisée mais indique au contraire un conflit entre son désir et sa défense, désignant en creux les interdits qui pèsent sur la réalisation de ses désirs sexuels.

### Gisela, un coup de foudre à potentialité traumatique

Lorsqu'il évoque, devenu adulte, cet unique amour d'adolescence (Freud, 1899), il se fait passer pour un patient de trente-huit ans qui se souvient d'un coup de foudre adolescent, un amour immédiat pour une jeune fille de quinze ans. La jeune fille retourna au collège, et cette séparation, après une rencontre fugace, ne fit qu'exacerber sa nostalgie. « Des heures durant j'allais solitaire par ces magnifiques forêts retrouvées, occupé à bâtir des châteaux en Espagne qui étrangement ne tendaient pas vers l'avenir mais cherchaient à améliorer le passé ». Le passé semble alors rehaussé par l'idéalisation dont il fait l'objet. Et les regrets de ce patient/double d'émerger : « (...) si seulement j'étais resté dans mon pays natal (...), et si j'avais ensuite repris la profession de mon père et finalement épousé la jeune fille qui bien sûr serait devenue tout à fait intime avec moi. » (Ibid, p. 123), comme pour laisser entendre que l'autorisation symbolique du père vient à manquer à ce moment-là. En l'absence de cette possibilité identificatoire, Freud se convainc avec regret qu'il aurait pu aimer Gisela en réalité comme il l'a aimé dans ses fantasmes. Il écrit ainsi dans une lettre à Emil Fluss, le frère aîné de Gisela dont il s'est rapproché, que, tout à sa passion, il n'a pas éprouvé de hiatus entre l'idéal et la réalité, constatant qu'il se sent incapable de se moquer de Gisela (Freud, 1871-1881). Derrière l'amour courtois, la flambée pulsionnelle des désirs adolescents lui font craindre des actes immoraux et répréhensibles qui inhibent l'action la plus anodine, entrer en relation avec elle. Dans le dialogue qu'il entame avec ce « patient », il est question « d'audacieux fantasmes » de défloration, de désirs d'un « jeune vaurien » aux fantasmes « grossièrement sensuels » (Freud, 1899, p. 126).

Mais l'affaire paraît plus complexe encore.

Le but de l'académie castillane, société philosophique co-créée avec Silberstein, était de parler à mots couverts des femmes. L'été 1871, lors d'une visite à Freiberg, Sigmund était l'hôte de la famille Fluss ; Gisela, parmi les sept enfants, portait le surnom d'« Ichtyosaure » dans leur correspondance lorsque Freud se confie à son ami. Ce surnom relève d'un poème de Joseph Victor von Scheffel et de la fascination de Freud pour l'époque des grands reptiles. Il reverra Gisela l'année suivante, cette fois sans Eduard.

A ce dernier, il confie l'évitement phobique lié à son énamoration : « (...) au lieu de me rapprocher, je me suis éloigné d'elle », Freud (1871-1881, p. 43) soulignant qu'elle ne sait rien de ses sentiments envers elle ; il ne craint pas de se trouver ridicule aux yeux de son ami confident « puisque vous savez à quel point nous sommes tous fous et stupides et sots ». Les sentiments trop intenses mobilisés par cette passion provoquent une sévère critique de Freud qui lui permettrait d'échapper à la honte du ridicule mais pas à l'auto-accusation, incluant la peur de la folie, angoisse typique des émois adolescents. Dans la lettre qui suit, Freud proteste sur ce que son ami lui attribue en termes d'« humeur morne et triste », mettant cela sur son style jugé « absurde qui ne me permet jamais de dire ce que je veux », rejetant l'hypothèse pourtant probable de sa dépressivité. Celle-ci est teintée d'une ambivalence jusque là cachée par l'idéalisation de Gisela.

L'expérience Gisela aurait contraint le jeune Freud à de drastiques mesures de défense contre l'amour : le choix du surnom « Ichthyosaura » donne déjà à entendre ce qu'il redoutait inconsciemment de la femme autrefois : il s'agit d'un monstre redoutable qui menace d'engloutir tout autre (Eissler, 1978). La dimension narcissique de cet amour idéalisé s'entend dès l'énoncé de ce « Ich » (moi) qui apparaît au début du surnom de Gisela. Comme la relation avec la mère de Gisela le laissera également envisager, à l'adolescence, la personne aimée par Freud doit lui ressembler, ce qu'il appellera par la suite le choix d'objet narcissique (Freud, 1914 a).

La relation avec Martha apparaît alors comme une formation de compromis (Rodrigué, op. cit.) résultant de ses conflits infanto-adolescents : trouver un refuge pulsionnel davantage que prendre les risques d'une passion dévorante. D'autant que sa mission d'adolescent était bien de devenir quelqu'un d'important, comme résultante de la promesse oedipienne véhiculée par son entourage familial : il était quelqu'un d'important dès son enfance, et seule une passion amoureuse pouvait le détourner de ce chemin-là, plus narcissique qu'objectal et qui satisfaisait (et réparait ?) alors les désirs parentaux. Il écrit donc (Freud, 1871-1881, p. 49) : « L'image de Gisela ne quittait pas mon esprit. Caramba ! », juron espagnol exprimant généralement la colère et laissant enfin filtrer un contenu pulsionnel hyper-condensé.

L'expérience Gisela a probablement eu un effet traumatique (Eissler, 1978) comme les passions amoureuses peuvent les susciter. Après cet épisode amoureux intense, bouleversant, mais de courte durée seulement, le jeune homme d'autrefois seize ans se serait tenu presque entièrement à l'écart des femmes pendant une dizaine d'années, jusqu'à son amour pour

Martha, et ceci au prix d'une grande solitude intérieure et d'un sentiment de malheur (Aichhorn, 2014).

### Chercher la fille, trouver la mère

L'investissement de Freud pour Gisela ne s'arrête pas à de douloureux sentiments de déception et d'empêchement ; il implique une extension libidinale de la jeune fille à la mère. La passion débordante pour Gisela, entravant ses capacités intellectuelles habituelles, pousse Freud à une solution de repli régressif. La mère de Gisela « a pris soin de moi comme si j'avais été son enfant. », écrit-il (Rodrigué, op. Cit., p. 100) ; un premier déplacement opère, désexualisant cette génitalité-folle du logis. A travers ces soins maternels concernant ses maux de dents et ses vomissements, il retrouve l'image d'une mère tendre qui masque les désirs sexuels de l'adolescent.

A Silberstein, il écrit à propos de Gisela : « (...) je ne fais plus que tressaillir légèrement quand sa mère prononce à table le nom de Gisela (...) ; seuls mon absurde hamletisme, ma timidité mentale m'ont empêché de trouver agrément et plaisir à m'entretenir avec cette jeune fille, à demi naïve, à demi cultivée. » (Freud, 1871-1881, p. 45). Ici s'amorce de façon fugace la chute de l'idéalisation, l'objet d'amour étant désormais infiltré par des sentiments ambivalents qui vont désormais se déplier dans une comparaison entre la mère, Eléanora, âgée de trente huit ans, et sa fille.

Freud (Ibid, p. 46) découvre l'existence du transfert érotique et de ce qu'il appellera le complexe d'Œdipe (pour l'anecdote, cette pièce tomba au baccalauréat en grec, et Freud obtint l'appréciation « bien ») : « Il me semble que j'ai transféré sur la fille, sous forme d'amitié, le respect que m'inspire la mère. (...) Je suis plein d'admiration pour cette femme qu'aucun de ses enfants n'égale tout à fait ».

L'amitié pour la mère vient se substituer à l'amour pour la fille, déplacement de sentiment et d'objet permettant de ne pas affronter les désirs sexuels envers la mère, qui atteint cette fois l'idéal auquel Freud aspire et dans lequel il se reconnaît. Par rebond, ce mouvement participe de la dévalorisation de l'objet d'amour, Gisela n'atteignant pas la perfection maternelle, elle source d'une vive admiration : Eléanora est cultivée, a comme lui beaucoup lu, a le don d'une conversation agréable et accessible. L'amour oedipien pour la mère est recouvert de respectabilité par « l'amitié » qui apaise les conflits intérieurs. Il ne se reproche pas d'aimer avec amitié une mère qui « sait se faire obéir » et qui « dirige l'entreprise avec adresse avec

son mari », autant de protections supplétives face aux désirs sensuels : la mère saurait lui dire non, et le couple est investi à l'aune d'une scène primitive fondée sur l'entente des parents sur fond de domination de la figure maternelle.

Cette série de déplacements successifs « sauve » Freud ; à ceux de Gisela sur sa mère et sur le couple parental s'ajoute celui sur les relations avec les amis de son âge. La persistance des images de Gisela qui viennent faire retour pour le hanter provoque le désir d'une mise à distance ; celle-ci passe notamment par la relation respectueuse avec ses deux amis H. Braunn et E. Silberstein qu'il commente avec le même terme : à l'adolescence, ils étaient « inséparables ».

### Identification héroïque et sentiment d'identité

Lorsqu'il a treize ans, « une des années les plus muettes de la vie du jeune Freud » (Rodrigué, op. cit, p. 93), il modifie son prénom : Sigismund se transforme en Sigmund, prénom renvoyant moins à la judéité. Mais, dans la correspondance avec Silberstein, Freud signe pour la première fois Sigmund en septembre 1872, sans renoncer définitivement à Sigismund, qui réapparaît plusieurs fois au cours des deux ans qui suivent. Selon la représentation de l'adolescence comme une transformation douloureuse, Freud modifie un des constituants les plus précis concernant son sentiment d'identité, son prénom, évoquant une dimension auto-engendrée. Ce fantasme d'auto-engendrement sera longtemps inséré dans la lignée de l'image d'un Freud héroïque, bravant les théories de son temps pour créer une révolution de la pensée ex-nihilo (Jones, op. cit.).

Le 28 avril 1885, Freud (1873-1939) écrit à Martha, qu'il a détruit la totalité de quatorze années de notes de travail et sa correspondance, soit l'essentiel des documents concernant son adolescence. Il ajoute : « (...) toutes mes pensées et impressions sur le monde en général et dans la mesure où je me sentais concerné par lui, ont été déclarées indignes de survie », laissant penser que son adolescence n'a eu que peu de valeur pour lui, ou qu'il souhaite en oublier les méandres. « Que les biographes se tourmentent donc, nous ne voulons pas leur rendre la tâche trop facile. Quant à 'l'évolution du héros', que l'avis de chacun finisse par prévaloir, je me réjouis déjà de leurs erreurs à venir », ajoute-t-il pour conclure, en tout sadisme assumé.

Ce regard jeté par Freud sur son adolescence touche à la fois ses autodafés, dont celui recouvrant son adolescence, mais témoigne également de la prégnance d'un fantasme infanto-

juvénile, nommé parfois le mythe du héros. Ce fantasme se nourrit d'identifications à des héros historiques ou littéraires, mais puise à sa source dans le lien mère-enfant. En tant que fils aîné prometteur et destiné selon sa mère à un grand destin, il était conforté dans son sentiment d'être quelqu'un d'exceptionnel. « Par tempérament, je suis un conquérant », écrit-il (Rodrigué, op. cit., p. 118). La philosophie représentait une autre tentation pour le jeune Freud, presque aussi forte que Gisela. Ce mythe du héros scientifique, parfois étayé par la biographie « officielle » de Jones, se nourrit d'une image d'un Freud solitaire contre l'antisémitisme, l'hostilité du monde universitaire et des préjugés victoriens.

La question des fantasmes héroïques amplifiés par l'adolescence résonne avec cette anecdote connue : à dix ou douze ans, son père lui raconte comment il a été humilié dans la rue par un chrétien qui jeta le chapeau du père de Freud par terre en criant : « Sors de mon chemin, juif », le père ramassant son chapeau sans rien dire. Freud s'identifia, autour de désirs de vengeance, au magnifique sémite Annibal, qui avait juré de venger Carthage. Ces fantasmes vengeurs rencontrent aussi une franche détermination lorsque le jeune Freud est prêt à faire le coup de poing pour défendre son honneur et la figure de son père : lorsqu'il est confronté à des propos antisémites lors d'un voyage en train, il est sur le point de se battre seul contre les deux ou trois hommes qui le provoquent (Ibid).

Du côté des biographies de Freud, la construction de ce mythe implique l'originalité absolue du héros aux dépens de ces prédécesseurs, associés, disciples et rivaux contemporains. Cette proposition entre en correspondance avec le propos de Freud à Silberstein : « C'est à moi que doit rester la gloire éternelle de l'idée », et ce quelle que soit l'utilisation qui en sera faite par d'autres scientifiques, écrit-il dans un élan d'enthousiasme teinté de mégalomanie (Freud, 1871-1881, p. 66).

Cette impression d'un destin grandiose en attente de réalisation relance l'écho infantile de la promesse maternelle ; à Vienne, parmi les six enfants du couple Freud, seul Sigmund avait une chambre pour lui, longue et étroite, « le bureau ». Là, il dormait, étudiait et très souvent mangeait seul en lisant. Jeune, il étudiait tard la nuit à la lumière d'une misérable lampe à pétrole ; il avait honte de ne pas posséder un dictionnaire. La famille acceptait son autoritarisme ; il intervenait au sein de la famille tel un censeur puritain : à propos du travail scolaire de ses frères, les lectures de sa sœur Anna, pour laquelle il jugeait que Balzac était trop osé pour ses quinze ans (Gay, 1991).

C'est également dans le champ de sa scolarité que des traces de son adolescence apparaissent, mettant en lumière le conflit entre soumission et rébellion face à l'autorité.



### Un bourgeois révolutionnaire en devenir ?

Il rentre au lycée Leopoldstädter Real und Obergymnasium un an avant l'âge normal de scolarisation. Pendant les huit années d'enseignement secondaire, jusqu'à dix-sept ans, il fut presque toujours le premier de la classe (Gicklhorn, 1965). Dans la lignée du désir maternel, Freud eut également une place privilégiée dans sa classe, ne passant presque jamais d'examens. Mais il y a deux moments distinctes dans son passage au lycée ; lors de la première, il fut un révolté, ce qu'il évoque dans une lettre à Martha : « Nul ne le devinerait en me regardant mais à l'école déjà j'étais toujours parmi les opposants les plus hardis, j'étais toujours là quand il s'agissait de défendre quelque idée extrême et, en règle générale, prêt à payer pour elle. Quand ensuite j'obtins une position privilégiée en tant que premier de la classe pendant des années (...), on n'eut plus à se plaindre de moi », écrit-il comme pour considérer que seule la première place et la certitude d'être aimé pouvaient apaiser son désir de rébellion. A Martha, Freud confirme ce désir ainsi : « Il n'y paraît presque pas et pourtant j'étais déjà à l'école un intrépide contestataire, j'étais toujours là où il y avait une chose extrême à avouer et pour laquelle il fallait généralement subir une punition. [...] Il en allait souvent comme si j'avais hérité de toute l'indocilité et de toute la passion de mes ancêtres lorsqu'ils défendaient leur temple, comme si je pouvais pour un grand moment, ficher toute ma vie par terre. », indique-t-il en s'identifiant aux héros juifs des générations passées.

A l'occasion du 50<sup>ème</sup> anniversaire de son lycée, on lui propose d'écrire une contribution Freud (1914 b) qui provoque chez lui des sentiments multiples : face à cette commande, il se sent obéissant comme un soldat aux ordres, étonné de son propre empressement à répondre favorablement. Son trouble ne s'arrête pas là : alors qu'il approche les soixante ans, Freud (Ibid, p. 228) se souvient que lorsqu'il croisait dans la rue un de ses anciens professeurs, il restait pensif : « Comme il a donc l'air juvénile, alors que toi-même as tant vieilli ! Quel âge peut-il donc bien avoir aujourd'hui ? Est-il possible que ces hommes qui jadis représentaient pour nous les adultes eussent si peu d'années d'avance sur nous ? ». Un fantasme émerge, celui d'une différence des générations trop faible pour ne pas troubler Freud, lui qui est désormais surnommé « Professeur » par ses élèves-psychanalystes.

Cette interrogation laisse place ensuite à l'ambivalence de l'élève envers les professeurs, tendant à les aimer et les haïr à parts égales, atténuant ainsi considérablement l'idée d'être aux ordres, voire au garde à vous.

Il ajoute plus loin (Idem) : « Le présent était comme obscurci et nos vies de dix à dix-huit ans surgissaient des recoins de la mémoire avec leurs pressentiments et leurs errements, leurs transformations douloureuses et leurs succès réjouissants, nos premiers regards sur un univers culturel disparu qui, pour moi du moins, devait devenir plus tard une consolation sans égale dans les combats de la vie, nos premiers contacts avec les sciences, parmi lesquelles on croyait pouvoir choisir celle à laquelle on offrirait ses services, à coup sûr inestimables. » A ce retour sur l'adolescence confirmant l'intensité des tensions ressenties alors, il ajoute se souvenir de l'impression d'être habité par une mission à accomplir : apporter sa contribution à la connaissance humaine.

Au moment du choix d'orientation professionnelle, l'intérêt social voire politique était encore vif : « Sous la puissante influence d'une amitié avec un jeune homme de l'école un peu plus âgé que moi, j'eus envie d'étudier le droit comme lui et de m'engager dans des activités sociales » (Freud, 1873-1939, p. 8). Cet ami était H. Braun, futur leader du parti social-démocrate autrichien. Cinquante ans plus tard, Freud dira de lui : « J'ai connu Heinrich Braun le jour où nous reçûmes nos premières notes et tout de suite nous devînmes amis inséparables (...). Toutes les heures libres après l'école nous les passions ensemble. Il renforça mon aversion pour l'école et pour ce qu'on y enseigne, éveillant une forte tendance révolutionnaire », écrit Freud qui le comparait secrètement à un jeune lion.

Dans nombre de ses écrits plus tardifs, Freud a publié des réflexions concernant la politique et la société. Elles montrent que sa vie durant, il était resté fidèle à ses idéaux révolutionnaires de jeunesse, notamment lorsqu'il pointe la nécessité de modifier l'ordre social généré par le capitalisme dominant, dénonçant les riches qui peuvent satisfaire leurs désirs à tout moment, ferment d'une protestation sociale contre de tels privilèges (Freud, 1905 b)

### Conclusion

Si on s'intéresse au traitement que Freud réserve à son adolescence, on peut dans un premier mouvement adopter l'idée que celle-ci a été davantage refoulée que son enfance. Dans un second temps, à la lecture de sa correspondance avec Martha ou à travers certaines occurrences de son œuvre, une autre impression se dégage, pas incompatible avec la première : le regard qu'il porte dans l'après-coup rend les brûlures de l'adolescence moins intolérables, les souvenirs et leur lot de reconstruction se révélant moins amers.

Comme exemple de reconstruction, on peut notamment citer l'ambition associée à des rêveries mégalomaniaques d'adolescent dont les lettres à Silberstein sont pourtant truffées ; a contrario, il écrit à Martha (Freud, 1873-1939, p. 67) : « A vrai dire, je ne l'étais pas (ambitieux) tellement au début : je cherchais dans la science la satisfaction qu'offrent l'effort de la recherche et le moment de la découverte. Je n'ai jamais été de ceux qui ne peuvent supporter l'idée que la mort les emportera avant qu'il aient pu griffonner leur nom sur le roc au milieu des flots ». Adulte, ce type de rêverie ne semble plus faire l'objet de conflit ; il écrit à Fliess (Freud, 1887-1904) qu'il se demande si un jour il y aura une plaque sur sa maison indiquant qu'ici, Freud avait révélé le secret des rêves. Au début du siècle, ce sont ses rêves récurrents, ou typiques, qui lui révéleront ses tendances exhibitionnistes surgies de l'adolescence ; ces rêves de nudité s'estomperont par la suite, au moment où ses fils deviendront adolescents à leur tour (Blum, 2001).

Les rêveries ont probablement soutenu intérieurement Freud : avec la fin de l'académie espagnole, il connut la perte de son amitié avec Silberstein, l'abstinence sexuelle avant le mariage, la pauvreté et l'ambition frustrée. Lorsque son adolescence s'achève, par sa pauvreté, Freud est probablement davantage identifié à son père. Pour D. Anzieu (1989), la découverte de la psychanalyse a néanmoins représenté la chance de vivre et de résoudre sa crise du milieu de la vie, laissant cependant des traces de son adolescence, dans sa vie comme dans son œuvre.

### Bibliographie

Aichhorn T., « Freud avant Freud ». A propos du lycéen Sigismund/Sigmund Freud, in *Adolescence*, 2, 2014, à paraître.

Anzieu D., *L'auto-analyse de Freud*, Paris, PUF, 1989.

Blum H., Freud's private mini-monograph on his own dreams. A contribution to the celebration of the centenary of *The interpretation of dreams*, in *The International Journal of Psychoanalysis*, 82, 5, 2001, p. 953-964.

Clark R., *Freud, el hombre y su causa*, Buenos Aires, Planeta, 1985.

Eissler K. R., Über Freuds Freundschaft mit Wilhelm Fliess nebst einem Anhang über Freuds Adoleszenz und einer historischen Bemerkung über Freuds Jugendstil, in Eissler K. R. (dir.), *Aus Freuds Sprachwelt und andere Beiträge*. Bern Stuttgart Wien: Verlag Hans Huber, *Jahrbuch der Psychoanalyse*, 2, 1974, p. 39-100.

- Eissler K., « Creativity and adolescence : the effect of trauma in Freud's adolescence », in *The Psychoanalytic Study of the Child*, 33, 1978, p. 461-518.
- Freud S. (1871-1881), *Lettres de jeunesse*, Paris, Gallimard, 1990.
- Freud S., *Correspondance (1873-1939)*, Paris, Gallimard, 1979.
- Freud S., *Lettres à Wilhelm Fliess (1887-1904)*, Paris, PUF, 2006.
- Freud S. (1899), « Sur les souvenirs-écrans », dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, P.U.F., 1973, p. 113-132.
- Freud S. (1900), *L'interprétation des rêves*, P.U.F., 1987.
- Freud S. (1905 a), *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1962.
- Freud S. (1905 b), *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1953.
- Freud S. (1914 a), « Pour introduire le narcissisme », in *La vie sexuelle*, Paris, P.U.F., 1973, p. 81-105.
- Freud (1914 b), *Sur la psychologie du lycéen*, in *Résultats, idées et problèmes*, T. 1, Paris, PUF, 1984, p. 227-231.
- Gay P., *Freud. Une vie*, Paris, Hachette, 1991.
- Gicklhorn R., *Eine Episode aus S. Freuds Mittelschulzeit*, in *Unsere Heimat*, 36, 1965, p.18-24.
- Heim S., *Note liminaire*, in S. Freud, *Lettres de jeunesse*, Paris, Gallimard, 1990, p. 7-8.
- Houssier F., *L'école d'Anna Freud. Créativité et controverses*, Paris, Editions Campagne Première, 2010.
- Houssier F., *Sigmund Freud/Eduard Silberstein : une amitié passionnelle et consanguine*, in *Adolescence*, 83, 31, 1, 2013, p. 219-226.
- Jones E. (1958), *La vie et l'œuvre de S. Freud*, T. 1 : *La jeunesse de Freud (1856-1900)*, Paris, PUF, 2006.
- Krüll M., *Sigmund, fils de Jacob*, Paris, Gallimard, 1979.
- Rodrigué E., *Freud. Le siècle de la psychanalyse*, Paris, Payot, T. 1, 2000.